

Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques. Entretien avec les auteurs Armel Jovensel Ngamaleu et Liliana Cora Foşalău

Blaise Tsoualla

Université de Buéa, Cameroun

Introduction : pour coiffer le tout

Avec *Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques*, les lecteurs tiennent aujourd'hui un autre pan précieux de la mémoire de la pandémie du Coronavirus. Il s'agit d'un ouvrage collectif sous la codirection d'Armel Jovensel Ngamaleu, jeune écrivain camerounais et de Liliana Cora Foşalău, universitaire roumaine. Ngamaleu est lauréat de plusieurs prix littéraires à l'échelle nationale et internationale dont le Prix Naji Naaman en 2022; Foşalău, quant à elle, est écrivaine, poétesse, traductrice et professeure de littérature à l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iaşi, en Roumanie. Leur collaboration sur le double plan professionnel et académique vient de produire un texte publié en 2023 à Douala aux Éditions Fénix. C'est cet ouvrage déjà évoqué qui sert de prétexte au présent entretien qui apporte plus de lumière sur un projet d'écriture et d'envergure sur l'une des plus grandes crises sanitaires du temps de « l'Extrême contemporain » décidément en mode catastrophe. Quand l'humain prétentieux, « maître et possesseur de la nature », *dixit* Descartes, se fait lamentablement tenir en respect par l'infiniment petit ! Il convient d'en témoigner ... afin que nul n'en ignore. Il faut bien fixer les repères du passé pour servir de phares au présent et au futur.

C'est à ce travail de mémoire que Ngamaleu et Foşalău se sont attelés avec leurs collaborateurs et collaboratrices, « Les grandes douleurs, disait Sénèque, sont muettes ». Pourtant « le combat contre l'oubli et l'indifférence »

doit se mener et se gagner, selon nos deux écrivains. À eux et à leurs collègues la mise en mots de la Covid-19. À qui la faute avec l'irruption de cette pandémie ? Comment s'est-elle vécue ici et là-bas ? Comment la comprendre ? Dans quelle mesure en tirer quelque meilleur parti ? Voilà quelques questions auxquelles le collectif *Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques* tente de trouver des réponses sous des plumes à la fois graves et gaies. Mais pour plus de lumière, écoutons plutôt Ngamaleu et Foşalău quant à ce qui se joue dans leur « bouteille [ainsi jetée] à la mer » – pour reprendre la métaphore de Vigny si souvent convoquée quand on aborde la région de la réception des textes.

Si les voix des deux poètes nous interpellent en se faisant écho dans un élan complémentaire, elles résonnent de toutes leurs inflexions dans une écoute contrastive. Esquivant l'esquisse laconique, ces voix creusent et approfondissent le sujet. On a ainsi des clefs pour explorer un ouvrage collectif d'écriture collaborative dont le contenu fixe le temps de la Covid-19. Une mise en forme polyphonique dévoilant toute la richesse de l'hybride dans une vivifiante poétique de la relation qui fait survivre à l'ambient climat morbide et mortifère !

Sources et coulisses du projet

Blaise Tsoualla : Armel Jovensel Ngamaleu et Liliana Cora Foşalău, toutes mes chaleureuses félicitations pour le projet de *Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques* que vous avez conduit avec bonheur à son terme.

Armel Jovensel Ngamaleu : Je vous remercie pour votre disponibilité et votre amabilité à nous accorder cet entretien, après lecture de notre ouvrage collectif.

Liliana Cora Foşalău : Merci infiniment d’avoir pensé à donner des ailes à notre ouvrage par cette interview ! Tout respire déjà mieux, pour ainsi dire, en renouant avec la pandémie et en exprimant la joie de répondre à vos questions !

BT : Évidemment, j’aimerais d’emblée vous interroger sur la genèse de l’ouvrage que je viens d’évoquer : comment en êtes-vous venus à la décision non seulement de le produire mais aussi et surtout d’en faire une aventure collective voire collaborative ?

AJN : L’idée du projet est née principalement de ma propre correspondance avec Liliana Foşalău. Notre correspondance était imprégnée des conséquences de la pandémie et de l’actualité de la guerre russo-ukrainienne, guerre qui a été un passage sans transition d’une crise à une autre crise, un enchaînement de malheurs quoi. Ces missives électroniques échangées avec Liliana Foşalău m’ont fait penser à d’autres échanges épistolaires que j’avais avec d’autres personnes, notamment les écrivains. Je voulais savoir ce que se disaient ou pensaient d’autres hommes et femmes de lettres précisément face à la ténacité, à l’éloquence du Mal. Alors, j’ai proposé à Liliana Foşalău le projet de recueillir nos échanges et d’inviter d’autres collègues à le faire également. Elle n’a pas hésité à répondre par l’affirmative à ma proposition de mettre notre correspondance en *relation* avec d’autres sur le même sujet, en les sortant de nos tiroirs privés afin de les rendre publiques; car témoigner c’est aussi oser ou vouloir sortir du confort de la sphère privée pour dire, penser et partager l’expérience interpersonnelle et collective.

LCF : La source de cet ouvrage collectif est profonde, douloureuse, trouble, (é)mouvante si j’ose dire. J’étais à l’époque dans une correspondance soutenue avec Armel Jovensel Ngamaleu, mais nos sujets professionnels ne pouvaient pas ignorer le contexte où nous nous écrivions, où nous vivions, car

c'était tellement différent de tout ce que nous avons vécu avant... Donc, sans y avoir pensé avant comme à un projet, une (petite) partie de l'ouvrage était déjà là, dans nos échanges. On écrivait, on s'interrogeait, on se lisait l'un l'autre, on regardait autour, on éprouvait le même mal que la plupart de nos proches, de nos étudiants, du monde proche et, d'un coup, du monde lointain, car on traversait ensemble ce désert sanitaire, social, hélas !, les adjectifs allaient s'ajouter d'un jour à l'autre pour enrichir les facettes de la pandémie ainsi ressentie (par moi, par les autres, par mes semblables). On se voyait tous pris dans le même filet, sans différence aucune (ou presque), et c'était tellement inouï !... Le déclic a appartenu à Armel Jovensel Ngamaleu : il venait d'apprendre la mort de ma sœur. Puisque vous évoquez la question des « douleurs muettes », oui, en partie c'est vrai. Moi aussi j'avais tu (à l'égard des amis, de mes connaissances) pour un temps ce drame de la mort de ma sœur, mais pour une double raison : tout d'abord, j'avais du mal à accepter cette réalité, dans le sens – surtout – qu'elle m'apparaissait comme intenable; ensuite, le silence me semblait plus approprié à la situation, au deuil. C'était comme si tout s'était tu d'un coup autour de moi, quelle raison avais-je d'en parler ? Alors, Armel a eu l'idée d'en laisser un témoignage, tout en essayant de voir ce que ce désastre avait causé chez les autres et surtout comment ils le vivaient. Un devoir de solidarité d'abord, et de mémoire ensuite, ce qui allait être très important, afin de combattre l'oubli et ses dangers, et aussi l'indifférence.

BT : Entrons quelque peu dans les coulisses du projet : quels ont été les défis majeurs à relever et quels ont été les principaux facteurs favorables pour le conduire à bon port ?

LCF : Je ne sais pas quoi dire... Pas de défis majeurs à relever – à mon avis. Je suis curieuse d'apprendre le point de vue d'Armel Jovensel Ngamaleu à

ce sujet. Parmi les facteurs favorables on pourrait mentionner notre volonté de laisser un signe, une trace par rapport à ce que l'on vivait ou que l'on venait de vivre et, bien sûr, la bonne volonté des contributeurs et contributrices de se joindre à notre projet, de témoigner sur des réalités dont il n'était pas facile de parler, que l'on n'arrivait pas toujours à comprendre.

AJN : Le principal défi du projet était effectivement celui de briser la barrière protectrice de la sphère privée pour entrer, à travers les lettres intimes, dans la sphère publique. Plusieurs écrivains ont trouvé qu'il était encore tôt pour eux de dire leur deuil, leur drame personnel ou familial parce qu'ils étaient encore sous le choc. Je me souviens d'une collègue romancière qui m'a dit qu'elle n'avait pas vraiment envie de se « remémorer cette période maintenant ». Se lancer avec nous dans ce projet était une façon d'accepter de revenir sur les traces traumatiques, d'exposer ses malheurs, ses souffrances, ses faiblesses, d'ouvrir ses placards, de dire son trauma lié à la crise pandémique. Il n'est pas toujours aisé de le faire sans attendre la thérapie partielle du temps qui dilue la douleur, assagit l'émotion et sublime l'expérience. L'autre défi était lié aux formes de textes recueillis : nous avons reçu un bon nombre de textes mais ils ne répondaient pas nécessairement au format épistolaire principalement voulu par le projet. Finalement, nous avons décidé d'intégrer les chroniques, pour les mettre en résonance avec les correspondances afin d'enrichir les perspectives testimoniales du livre.

Pour répondre au second volet de votre double question parlons à présent de quelques facteurs principaux qui ont favorisé la réussite du projet. Premièrement, la volonté de participer de plusieurs contributeurs et contributrices potentiels. Deuxièmement, nous avons reçu l'aide dans la communication sur le projet à travers des plateformes numériques de référence, en l'occurrence Autobiosphère, Autofiction.org et la Sflgc.org (site de la Société française de

littérature générale et comparée). Nous remercions, une fois de plus, les responsables de ces sites, en particulier Véronique Montemont et Isabelle Grell. Troisièmement, la disponibilité et le tact de la co-directrice Liliana Foşalău, avec qui j'ai su prendre de bonnes décisions objectivement et rigoureusement quand cela était nécessaire. Enfin, *the last but not the least*, notre éditrice nous a suivis, étape par étape, et a réussi à finaliser le projet en le matérialisant avec beaucoup de professionnalisme et de patience.

Covid-19 et autres crises : « témoignage polyphonique », esthétique hybride

BT: À la lecture du titre de votre livre, il est évident qu'il s'agit des échanges entre écrivains sur les pandémies. Le contexte nous fait penser spontanément à la pandémie de Covid-19. Alors, dans quelle mesure y avait-il nécessité et surtout urgence à écrire sur le sujet ?

LCF : Les catastrophes, quelle que soit leur nature, nous obligent, en général, à fonctionner en mode *urgence*. Cela a été aussi le cas de la pandémie de Covid-19. Ceux et celles qui se sont mis à écrire ont, probablement, éprouvé le même sentiment de l'urgence, face à la limite. Tout était devenu en si peu de temps si incertain que l'on transférait à l'écriture la vertu (ou le pouvoir) d'enchaîner avec le jour suivant, avec l'avenir, par l'intermédiaire du message, du témoignage. On pouvait écrire par illusion, par espoir, par besoin d'un repérage, ou tout simplement par nécessité. Nécessité de comprendre, de communiquer, de (se) soigner et, finalement, d'agir, de ne pas rester passif. L'urgence allait montrer son efficacité et utilité au moment de la parution de l'ouvrage, lorsque la pandémie n'était qu'une histoire de crise, de désastre, parmi d'autres, hélas... Ces séquences enregistrées sur le vif montraient l'ampleur, l'ambiguïté, les difficultés et complications de la crise sanitaire. Et tout le lot de crises qu'elle enchaînait. On était comme dans un tourbillon, sans pouvoir bien

voir autour. Y aurait-il eu aveuglement ? Maintenant nos témoignages, si subjectifs soient-ils, aident à mieux voir, à comprendre et à apprendre et surtout à ne pas oublier !

AJN : La pandémie de Covid-19 a été une crise majeure, même s'il est vrai que les malheurs ne se comparent pas mais s'additionnent, comme le dit Albert Camus. Il était et il est nécessaire de contribuer modestement à l'archivage public de cet épisode très violent et inédit de l'Histoire de l'humanité. Nous l'avons fait à notre façon, d'aucuns l'ont fait avant nous, sous divers formats; d'autres le font et le feront pour leur mémoire individuelle et pour la mémoire collective. Le charme du témoignage réside aussi dans sa forme, son média et surtout le temps ou le contexte de son énonciation.

BT : La citation d'Henry Rousso en guise d'épigraphe interpelle le lecteur sur « l'impératif social et moral » de témoigner. Le lien est vite fait avec le quatrain dédicatoire à « toutes les victimes de la pandémie ». Vous inscrivez aussi votre initiative dans la ligne générale du « combat contre l'oubli et l'indifférence » (Cf. « Remerciements »). Que vaut la mémoire des événements en général et la mémoire d'une pandémie comme la Covid-19 en particulier ?

LCF : « Que vaut la mémoire des événements en général et celle de la pandémie de Covid-19 en particulier ? »; difficile question, si l'on pense à répondre autrement que par un poncif. Pour un monde qui semble ne plus vouloir apprendre grand-chose à son passé, à la mémoire de l'humanité, rien ne vaut plus rien. La mémoire n'a plus aucun sens. Regardez la carte des conflits actuels et vous me direz si j'ai raison ou pas de faire cette amère affirmation. Oublier l'histoire, ses déboires, est une forme d'immoralité – si vous permettez. Tenter de l'inscrire dans nos consciences comme un signal d'alarme sur les destructions

possibles, sur les menaces qui guettent, c'est repenser le monde selon ses normes éthiques qui nous viennent de si loin. Un devoir, pourquoi pas ?

AJN : Cette crise sanitaire a été une crise très virulente et éloquente parmi tant d'autres crises lentes ou silencieuses. La pandémie s'est illustrée manifestement comme la partie visible de l'iceberg des crises auxquelles nous sommes et serons confrontés. Sans être pessimiste ou alarmiste, d'autres crises, d'autres violences se profilent à l'horizon devenu très sinistre, troublé et troublant. Ne parlons pas du conflit israélo-palestinien, par exemple. Je pense que tant qu'il y aura des tragédies, des catastrophes, il y aura aussi bien des victimes, des morts comme des survivants qui pourront, d'une manière ou d'une autre, témoigner pour la mémoire des disparus, pour leur mémoire personnelle et pour dire l'Histoire à la postérité.

BT : L'ouvrage publié aux Éditions Fénix à Douala – avec la publicité en moins – y figure plus précisément dans la collection « Paroles libres » dont le blason en ligne est une plume d'oiseau écrivant au vent. Du coup, l'on pense à des libres propos. Pourquoi avoir ainsi laissé les coudées franches aux contributeurs et contributrices là où vous pouviez être un peu plus directifs par souci de canalisation ?

LCF : Peut-on endiguer les épanchements lyriques, dramatiques, réflexifs et autres dans des conditions pareilles ? Je pense que non... D'emblée, on avait considéré que seul l'esprit de liberté eût vraiment pu témoigner de l'authenticité des faits et du vécu raconté. Étant déjà si contraint, confiné par la pandémie, cela n'avait aucun sens – à notre avis du moment – que de venir avec des « normes et consignes ». Aux paroles, au moins, d'être libres, alors et maintenant ! « Avec la publicité en moins » – vous l'avez si bien dit !

AJN : Témoigner d'une expérience vécue directement ou indirectement constitue un acte qui doit être fondé sur la liberté et l'authenticité. Encadrer un témoignage par des orientations ou prescriptions données serait déjà le limiter, le diluer, le priver d'une odeur, d'une couleur, bref de sa nature réelle. Témoigner doit rimer avec liberté; le témoignage c'est aussi un exercice de la parole, et cette parole doit être libre, libérée et libératrice. Le choix de la collection « Paroles libres », par l'éditrice et nous, s'inscrit dans cette perspective en général et répond en particulier à l'esprit du livre. « Libres propos », pour reprendre votre expression, ne saurait dire parler de tout, du n'importe quoi et n'importe comment; mais, au contraire, l'idée à prévaloir est l'authenticité (qui intègre la dimension privée aussi) du discours tenu par les auteurs sur l'événement pandémique. Les lettres privées contenues dans le livre sont authentiques, sorties tout droit des boîtes électroniques des auteurs qui ont bien voulu partager avec le public ces morceaux de leur vie par temps de pandémie. Pourquoi « être directif » (« ou un peu plus ») lorsqu'il s'agit pour chaque personne de dire son expérience individuelle et transindividuelle de la crise ? La forme épistolaire était, pour l'essentiel, une perspective proposée : il incombait aux épistoliers et épistolières de sélectionner leurs missives en lien avec la période de la crise sanitaire. Les chroniques, qui complètent les lettres dans l'ouvrage, obéissent également à cet esprit de la libre expression caractéristique du témoignage, même si le procédé ou le format d'écriture se distingue de celui des lettres. Comme nous le soulignons dans la présentation de l'ouvrage : « Lettres et chroniques s'y répondent et s'y correspondent à l'intérieur du tissage qui se met en place pour se porter échos des temps, se faire texte, témoignage. »

BT : C'est aussi évident qu'un écrivain ne témoigne pas de tout et tous les écrivains ne prennent pas la parole dans les mêmes circonstances. Pour vous, quels critères déterminent un auteur à témoigner de ceci et pas de cela ?

LCF : Oui, sans conteste, à chaque personne de décider du moment et du geste de prise de la parole, de la plume. On est plus prêt à témoigner d'une chose, d'un fait que de l'autre selon l'impact que cela a eu sur vous, selon un certain écho produit dans votre conscience, quelque chose qui résonne si fort que vous vous sentez moralement obligé d'en parler pour ne pas enterrer cette vérité, si brûlante ou ironique ou absurde soit-elle !... Mais ce n'est pas obligatoire que ce soit une dette morale, cela peut être aussi le résultat d'un moment intensément vécu ou qui déclenche en vous un changement, qui sait ?!... En plus, quand il y avait la menace d'un tourbillon qui pouvait engloutir ici ou là-bas, on se sentait d'autant plus enclins à écrire que les traces à laisser semblaient avoir plus de poids que le présent d'instabilité, d'incertitude... La symbolique *de la bouteille à la mer* (que vous avez évoquée) trouve ici sa plénière validation.

AJN : Comme amorcé dans ma réponse précédente, l'idée de liberté (dans l'acte de prendre la parole pour témoigner et dans le choix du sujet ou de l'objet du témoignage) reste au centre de la problématique testimoniale. Cependant, nous n'avons pas les mêmes prédispositions ou conditions physiques, géographiques, psychologiques, matérielles, émotionnelles, culturelles, etc., pour écrire, *témoigner* au sujet d'un désastre quelconque; même si nous sommes conscients de ses conséquences sur les plans individuel, collectif, écologique, etc. C'est, sans doute, l'une des raisons pour lesquelles tel écrivain ou tel autre peut *mieux* se sentir à même d'écrire sur un événement désastreux ou sur un autre, en qualité de victime ou pas. Le rapport à l'événement, le rapport au temps, le rapport à soi et aux autres (proches ou non), etc., peuvent déterminer la volonté, la capacité, la poétique et l'intentionnalité de l'acte testimonial chez l'écrivain. On ne témoigne pas à partir de rien et pour rien. Les écrivains sont libres de témoigner sur ce qu'ils veulent à partir de ce qu'ils ont mené comme enquête (dans les archives ou sur le terrain), à partir de leur propre expérience en tant que

témoins oculaires, indirects, proches ou lointains, contemporains de l'événement ou non, etc. Le choix du témoignage et de sa forme – la *poé(poli)tique* testimoniale – est sous-tendu par la liberté de prise de parole, d'inspiration et de transpiration chez l'écrivain et engage *sa* vérité sur les faits. Cette *posture* testimoniale implique la responsabilité de l'écrivain face à son temps et à l'Histoire. Plus concrètement, tous les écrivains n'ont pas témoigné, ne témoignent pas et ne *peuvent* ou ne *veulent* pas témoigner de la Première ou de la Seconde guerre mondiale, de la Shoah, du génocide des Arméniens ou du génocide rwandais, de la guerre d'Algérie, du Biafra ou d'Indochine, des attentats terroristes du 11 Septembre, des séismes d'Haïti ou du double désastre de Fukushima en 2011, des crises sanitaires d'Ébola ou de la Covid-19, pour ne citer que ces événements tragiques. D'aucuns choisissent de témoigner juste après l'événement; d'autres le font des années plus tard, malgré le temps et l'espace. Le Mal, le trauma collectif demeure un lourd héritage mémoriel qui se transmet, de génération en génération, d'une époque à l'autre et sous diverses formes. À chaque auteur donc le choix de ses sujets, de son temps d'expression et de son *modus operandi* en matière de témoignage, ainsi que ses motivations et ses intentions.

BT : Intéressons-nous à la dimension générique du texte qui surfe à la fois sur l'épître, le journal et la chronique. Qu'est-ce qui a bien pu motiver un tel attelage dans le cadre de votre projet et quel a été l'apport de chaque forme adoptée dans sa mise en œuvre ?

AJN : Le livre est structuré en deux parties que le titre cristallise clairement. La première partie comporte les lettres d'écrivains dans une dynamique de correspondance périodique (l'écrivain et son correspondant ou sa correspondante). La deuxième partie contient des chroniques dites « hybrides »,

car ce sont en réalité des textes qui intègrent subtilement d'autres formes littéraires (journal, poème, récit, etc.) pour dire le quotidien ou *l'actualité* pandémique. L'exploitation partielle et volontaire d'autres formes littéraires constitue la manifestation d'une liberté d'écriture qui vise à renforcer l'expressivité esthétique des textes. Aussi, faut-il souligner que même certaines missives du livre sont accompagnées de textes poétiques. En effet, outre la correspondance de Maria Zaki avec sa défunte sœur Khadija, la préface écrite par le poète Michel Feugain, exploite à dessein la poésie pour dire la crise dans la crise, en faisant écho notamment à ma correspondance avec Liliana Foşalău qui évoque au passage le conflit du NoSo au Cameroun⁵² et celui russo-ukrainien. Les uns dans les autres, au-delà des aspects formels riches et divers, tous les textes tentent de trouver des moyens expressifs manifestes et propres à eux pour tutoyer le Mal, pour témoigner par temps de désastres multiples. Telles sont l'éthique et l'empathie mémorielles qui gouvernent ces écritures plurielles.

LCF : On avait conçu le projet comme un témoignage polyphonique sur un contexte instable et difficile, sur une situation qui pouvait changer à tout moment. Il était important d'en fixer des images. Plusieurs angles sous lesquels la pandémie était considérée, plusieurs voix, et, conséquemment, plusieurs types de discours. Épître, journal ou chronique s'en sont suivis selon un choix personnel, un rapprochement de telle ou telle forme d'expression, selon des coordonnées ayant trait plutôt à la subjectivité ou à l'objectivité, au souffle lyrique ou à l'épanchement rhétorique, au discours narratif ou à l'écriture de soi, au dialogue ou au monologue, à l'analyse ou au simple constat. Finalement, on a

⁵² Cette crise, débutée en 2016, perdue au Cameroun et s'origine historiquement dans le passé colonial du pays, ex-condominium franco-britannique. Actuellement, la partie anglophone constituée des régions du Nord-ouest et du Sud-ouest (NoSo) revendique une certaine autonomie territoriale et politique à travers des actions des milices sécessionnistes opposées à l'armée nationale.

reconstitué ensemble le tableau de l'époque pandémique selon ce que l'on y a vu, entendu, observé et vécu. Chaque forme vient apporter un accent, une marque personnelle, un point d'inflexion ou d'interrogation, une émotion, pour refaire la mosaïque du temps évoqué, enregistré, ainsi par nous sauvé.

BT : Tranchant sur l'impératif catégorique de la prise en charge de la pandémie de Covid-19, le discours d'escorte se montre également prégnant dans le texte. Ainsi : une collection privilégiant la liberté de ton quant au sujet, une dédicace aux victimes, des remerciements nourris aux acteurs et actrices de la mémoire de la Covid-19, un texte épigraphique exaltant tout aussi ce devoir de mémoire, une préface lumineuse sur la pandémie et les contributions meublant l'ouvrage, une introduction alerte sur la pandémie en lien avec l'Histoire où elle s'inscrit. Pourquoi avoir ainsi mis tant de soin à encadrer *Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques* ?

LCF : Oui, vous avez raison. C'est seulement maintenant que cela me semble sauter aux yeux : trop de soin pour un ouvrage qui cultive la modestie, l'authenticité et la liberté. S'il y a démesure, pardon !, on ne peut plus rien changer. Mais je crois que tout prend davantage sens si on tient compte du reflet qui émane d'un texte et qui illumine l'autre.

AJN : Vous faites bien de constater que nous avons « mis tant de soin à encadrer » notre ouvrage. Cela démontre, de prime abord, le niveau d'exigence et d'intérêt lié à la réalisation de ce projet ainsi que notre volonté de rendre hommage aux morts (comme souligné dans le poème-dédicace) et de contribuer, à notre façon, à l'archivage de la mémoire de cet épisode noir de l'histoire des virus dans la vie humaine. Ce « soin », déjà remarquable au niveau des paratextes, est aussi lié à notre volonté de témoigner dans une dynamique de dialogue, d'ouverture et de liberté mais de manière sérieuse et profonde. Nous

avons écrit *collectivement* cet ouvrage, selon notre gré, pour nous, pour les victimes, les survivants, la postérité, pour l'Histoire et pour la littérature. En le faisant, l'ouvrage entre *en dialogue* avec d'autres livres – comme celui d'Henri Rouso (2012) dont l'extrait est mis en exergue – existants dans le domaine de l'histoire ou de la littérature, par exemple. *Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques* porte, certes, essentiellement sur la crise de Covid-19 mais ce livre sert de pont pour convoquer d'autres crises comme le souligne Michel Feugain dans sa préface, puis Liliana Foşalău et moi dans l'introduction. Les différents éléments paratextuels qui encadrent le texte permettent de préciser l'intentionnalité du projet d'écriture, de le contextualiser et de le rapprocher à d'autres situations troublantes ambiantes.

BT : Après tout, la lettre semble privilégiée. Il y a en effet beaucoup d'échanges entre quatre duos de correspondants au moins, ce qui engage dans une intense dynamique interactive. Comment justifier le recours à l'épistolaire à une époque où cette forme semble plutôt en net recul ?

AJN : Votre question est davantage intéressante parce qu'elle s'inscrit au cœur du projet. L'âge du numérique rend certaines actions purement mécaniques et sclérosantes. Nous écrivons, par exemple, des milliers de lettres ou de morceaux de textes presque *mécaniquement* à travers la messagerie téléphonique, le courrier électronique, les blogues, Messenger, WhatsApp, Instagram, Télégram, X, etc. Malheureusement, ces textes se perdent ou se noient, au fil du temps, dans le ventre virtuel des appareils de communication. Les possibilités communicationnelles sont très facilitées et diversifiées mais leur mode de conservation et leur exploitation (ultérieure) sont parfois problématiques pour plusieurs raisons : panne ou vol du téléphone, de l'ordinateur, oubli du mot de passe, attaque d'un virus informatique, piratage ou suppression de compte, etc.

Cela dit, la facilité, l'aisance ou le plaisir à écrire ou à communiquer au moyen de ces outils ou plateformes numériques va hélas !, dans certains cas, avec la paresse, l'oubli ou la négligence de les exploiter sous une autre forme plus tangible, physique et accessible hors Internet, qui est un océan virtuel devenu un vaste cimetière de nos mémoires personnelles et collectives.

Alors, en initiant le projet, nous avons voulu, Liliana Foşalău et moi, au regard de notre correspondance, partager ou sauver les traces de nos expériences et perceptions personnelles de la crise pandémique ainsi que d'autres crises qui l'ont accompagnée ou qui la suivent encore jusqu'à présent. L'espace numérique a une mémoire et aide certes à conserver des traces, mais ces traces ne sont pas toujours accessibles à tout le monde et en tout temps. Il y a des espaces numériques privés et publics sur Internet. Les boîtes de lettres électroniques ne sont pas ouvertes au public. Qui peut imaginer ce qui s'y trouve sans y avoir accès ? Nous avons voulu sortir nos lettres électroniques liées à l'épisode pandémique de leur tiroir virtuel privé pour les rendre publiques, sous une forme physique. Le charme des textes et les modalités de leur lecture deviennent doubles : d'une lettre virtuelle à une lettre physique, d'une lettre privée à une lettre publique, d'une lecture (restreinte) à deux à une lecture ouverte ou plurielle, etc. Désormais, ces lettres, contenues dans chacune des correspondances, n'appartiennent plus simplement aux correspondants mais aussi à nos contemporains et surtout à la postérité. C'est l'un des enjeux majeurs qui a été à la base de ce projet; il a consisté à recueillir et mettre dans l'espace public ce qui était d'ordre privé, en lien avec l'expérience de la crise. Cette opération est vitale, je pense, pour l'écriture adressée et restaure à l'ère du numérique « le goût des lettres ».

LCF : C'était notre possibilité de communiquer en ce moment-là. La voie de la voix ! Ce temps-là où nous restions à la maison, désespérés, sans

perspective, isolés, menacés, fragilisés, nous a permis de mieux nous écouter les uns les autres et, à en croire les pages des échanges épistolaires, des journaux et des chroniques, de faire davantage attention les uns aux autres. La franchise allait très bien avec la modestie de la condition d'êtres vivants qui découvrent d'un coup leurs limites, leur fragilité. La correspondance se prête davantage que d'autres formes de communication à l'expression de la pure sincérité et intimité – on le sait depuis les premiers romantiques.

BT : Des lettres aux chroniques, l'ensemble de l'ouvrage transpire abondamment de l'intime. Les auteurs se saisissent, se racontent et s'analysent dans l'encerclement de la pandémie qui les menace, et à travers eux, le genre humain qu'ils représentent. Cela met aussi en avant l'écriture de soi qui contrebalance le côté testimonial du collectif. Votre réaction à ma lecture, s'il vous plaît ?

LCF : C'est fort vrai que chacun se dit soi-même en écrivant. Mais, en même temps, il ou elle laisse l'autre se dire en invitant au dialogue, à la communication, à une forme de guérison (on sait que la littérature en est une !) – même si l'instrument utilisé peut parfois causer ou réactiver des douleurs supplémentaires. Dire-écrire sa propre souffrance, son manque, ses pertes, ses doutes et tourments en allant à la rencontre de l'autre qui a traversé les mêmes épreuves, pour transmuter la souffrance en lumière et l'ignorance en leçon de sagesse, c'est un pas fait ensemble sur la route de la survie à laquelle nous soumet le monde contemporain et ses nombreuses contraintes. Et n'oublions pas non plus que les épreuves liées d'une manière ou d'une autre à l'enfermement (au confinement dans le cas de la pandémie de Covid-19) attisent les tressons de la liberté que nous portons tous en nous. Et l'écriture de soi, développée en relation avec la quête de la liberté, naît et se déroule sur le mode de l'intime.

AJN : Face aux faits, la subjectivité demeure. Face à l'expérience collective traumatique, l'expérience individuelle est et a une voix/voie qui compte. Les textes contenus dans l'ouvrage ne sont pas de nature *historique*, désincarnée; ce sont, avant tout, des textes littéraires, expressifs. Ils rendent témoignage d'une expérience globale à partir du local et sous le prisme de l'individuel, avec les moyens qu'offre l'écriture (de soi). L'intime ou la subjectivité n'étouffe pas forcément la vérité. D'ailleurs, l'une des particularités de ce livre est, pour sa partie épistolaire, la conversion des lettres intimes, privées en de lettres publiques. Écrire soi pour témoigner, sans le bouclier fictionnel, est une preuve de courage, d'authenticité et d'empathie. C'est dans cet élan que ces lettres et chroniques intimes s'ouvrent comme des fleurs pour tenter de saisir, d'interroger notre existence troublée ou foudroyée, notre monde effondré, en perte de repères et d'entrain.

Esquisse de réception critique

BT : Vous le reconnaissez vous-mêmes à l'introduction : la pandémie de Covid-19 a donné lieu à beaucoup d'œuvres littéraires et artistiques. Que me répondriez-vous si je vous disais qu'il y a comme une sorte d'inflation de discours sur ce sujet par effet de mode ? Dites-moi exactement : en quoi la déposition de *Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques* au tribunal de l'Histoire est-elle spécifique ?

AJN : Certes il y a (eu) « une sorte d'inflation de discours sur ce sujet » comme vous le constatez si bien, mais je ne suis pas sûr que tout ce qui est dit à propos de cette pandémie soit lié à un « effet de mode », selon votre expression. Loin de là, il s'agit, à mon avis, d'une nécessité de parler, de briser le silence, de témoigner d'un trauma collectif. L'inflation discursive sur le sujet peut être liée à la démocratisation de l'Internet qui a été le principal espace d'expression,

pendant le confinement; la vie réelle, sociale s'est davantage transformée en une vie virtuelle du fait de la pandémie. Bien d'aspects du quotidien se géraient de façon accrue sur Internet, exploité aussi comme une tribune d'expression pour toutes les personnes qui désiraient *communiquer*, témoigner de cette expérience pandémique inédite. Les chroniques, les écritures diaristes et correspondances virtuelles, entre autres, y ont donc trouvé un terrain fertile. Notre projet est né de ce type de communication à distance, favorisé par Internet.

Il est évident que nous ne sommes pas les premiers à écrire et à publier sur le sujet. Cependant, notre contribution à l'archivage multimodal de la mémoire de cette crise pandémique est spécifique parce qu'aucun autre ouvrage (en français) n'a la configuration esthétique du nôtre, à ma connaissance. Je le dis avec beaucoup de réserve, néanmoins. Je sais que des chroniques⁵³, des journaux personnels et des correspondances d'écrivains ont été publiés à l'instar de *Si seulement la nuit* d'Alice et Atiq Rahimi (2022). Mais la spécificité de notre ouvrage réside dans son intégration d'une diversité géographique liée aux lieux d'énonciation des voix épistolaires/chroniqueuses (Afrique, Asie, Amérique, Europe) et surtout esthétique (lettres et chroniques hybrides). Tout compte fait, il faut reconnaître, d'un point de vue général, que chaque discours testimonial énoncé librement a son sel et sa valeur ajoutée à l'entreprise (de solidarité) mémorielle qui le rend pratiquement singulier et unique.

LCF : Je peux vous assurer que nos intentions n'ont eu rien à voir avec un certain effet de mode. J'ai lu des textes sur la pandémie qui rentrent parfaitement dans ce moule, mais on les reconnaît de loin. Écrire pour être dans la tendance du jour m'a toujours semblé être une futilité, m'a répugné. Ce n'est

⁵³ Voir par exemple des chroniques publiées par Gallimard : *Tracts de crise. Un virus et des hommes. 18 mars–11 mai 2020*. En effet, « [d]urant la période de confinement sanitaire, de mars à mai 2020, « Tracts » a publié, sous forme numérique, 69 textes brefs et inédits d'auteurs sur la crise. Voir <https://tracts.gallimard.fr/es/pages/tracts-de-crise>, [consulté le 14 janvier 2024].

pas cela l'écriture pour moi. Le devoir d'un écrivain est ailleurs, non pas dans ce qui se consomme (et consume), mais dans ce qui doit rester, témoigner, authentifier une démarche, une croyance, un destin.

BT : Et si j'ajoutais que *Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques* relève d'abord d'une stratégie de survie pour ses différents auteurs ; sous leurs plumes, les interactions langagières et la communication différée deviennent des preuves de leur propre vie qu'ils envoient au monde et celles de la vie de leur entourage qu'ils reçoivent. Votre commentaire ?

LCF : Votre lecture en est très fine, je vous adresse mes remerciements et ceux des contributeurs et contributrices ! Ce mal que nous avons traversé nous a ramenés par moments devant la feuille blanche pour continuer le combat pour la vie, c'est vrai. La correspondance laisse parfois plus facilement découvrir le moi profond, nos *cœurs mis à nu*. C'est ce qui tisse ce texte d'un fil très précieux, de mon point de vue. On peut aimer ou non la spontanéité, elle est ici l'or du dire et du ressenti passé à l'écrit. La postérité en jugera.

AJN : C'est exact, bien vu et bien dit. Écrire ou simplement *communiquer* pendant la crise était/est une « stratégie de survie », non seulement pour les contributeurs et contributrices de cet ouvrage mais pour plusieurs personnes. Écrire ou parler peut s'avérer une cure pour d'aucuns; pour d'autres, lire ou écouter confère le même soulagement. Tel est le cas dans le contexte de la vie ordinaire; or avec la pandémie, ce besoin de vivre et de se sentir en vie, en *lien* avec les autres était plus que jamais capital. Vu sous cet angle, l'acte d'écrire et de *communiquer* virtuellement ou non (avec les siens, les humains, les animaux, etc.) relevait pendant la pandémie et relève, en partie, d'une éthique du *Care* pour soi et pour l'autre, bref pour les êtres vivants. Ainsi, notre ouvrage peut s'inscrire dans la perspective des « écritures d'intervention » selon la terminologie

d'Alexandre Gefen (2021). Telle est la politique d'écriture qui anime les auteurs du collectif, sous-tendue par l'idée d'*intervenir* ensemble par et avec nos plumes/voix pour *(re)dire* le Mal, en partageant nos expériences et pensées en tant que des témoins de notre temps de crises.

BT : Sauf erreur de ma part, je n'ai pas suivi d'écho venant de Canberra, Wellington, Port Moresby, Suva, Honiara ou Nouméa pour n'évoquer que ces quelques capitales du Pacifique Central. Une voix continentale manque, me semble-t-il : c'est la voix de l'Océanie dans un ouvrage prenant en charge une « pan-démie », donc un mal fatalement transcontinental. Pourquoi ces oubliés du « combat contre l'oubli et l'indifférence » si je peux ainsi me permettre d'emprunter vos mots dans les « remerciements » ?

LCF : On n'a voulu offenser personne, pardon pour ce manque ou mécontentement qui pourrait en ressortir ! Mais s'il y a eu « pan-démie », on n'a pas eu le projet d'une « pan-écriture ». On avait envoyé des invitations à des connaissances au départ, puis il y a eu des annonces officielles sur des sites (celui de la SFLGC⁵⁴, d'Autobiosphère, etc.), comme on en a l'habitude. C'était ouvert à tout le monde. Mais peu importe d'où viennent ceux et celles qui ont répondu, finalement c'est de nous tous qu'il s'agit.

AJN : Oui, vous faites bien d'observer ce manquement ou cette absence dans l'ouvrage. Cependant, un seul ouvrage ne peut tout intégrer, tout dire, tout penser. Nous avons lancé l'appel à contributions sans restriction; plusieurs potentiels contributeurs et potentielles contributrices ont salué l'initiative mais, pour certaines raisons, n'ont pas pu y participer. Ce n'est pas surprenant; c'est normal. Nous avons continué cette aventure littéraire et testimoniale avec les voix

⁵⁴ Société française de littérature générale et comparée.

qui ont accepté de s'exprimer dans l'ouvrage en ce moment-là. Ce manquement est, par contre, une ouverture pour d'autres horizons explorables, d'autres projets de ce genre. Il y a toujours des occasions pour dire l'Histoire, la compléter ou la narrer *autrement*, voire la *repenser*; bref, pour témoigner à partir d'ici ou d'ailleurs, pour (re)construire la mémoire et la pérenniser.

Primeurs d'un bilan encore attendu

BT : À l'arrivée aujourd'hui, dites-moi si les fruits ont tenu la promesse des fleurs. Quel bilan faites-vous au juste des résultats de votre projet de codiriger un collectif sur la pandémie de Covid-19 ?

LCF : C'est, de mon point de vue, trop tôt pour parler de fruits... Les saisons des livres connaissent une autre logique, une succession qui parfois ne correspond pas à notre logique de tous les jours, à notre chronologie... Mais je dois reconnaître que notre ouvrage - passé quasiment inaperçu jusqu'ici - est un fruit de la solidarité - une si belle fleur de l'humanité ! Le projet a existé, il a été mené à bon terme, le livre existe, à chaque lecteur ou lectrice d'en juger après lecture. C'est un fragment de notre vie, ce sont des feuillets de notre temps, il ne faut pas se taire sur le mal. La pandémie est passée, nous ne devons pas oublier ce qu'elle a apporté dans nos vies, ce qu'elle nous a enlevé, nous ne devrions rien ignorer de ce qui nous arrive, afin de poursuivre la route en sagesse - autant que possible, avec plus d'ouverture vers l'autre, que cet autre (*mon semblable*) ait déjà traversé le mal, ou pour qu'il soit mieux préparé à affronter l'épreuve.

AJN : Ce n'est pas le premier projet collectif sur la pandémie de Covid-19 que j'ai dirigé, mais c'est le premier du genre ; je veux dire qui porte sur les lettres et chroniques d'écrivains. Je peux préciser que le processus de travail a été un peu différent, même si l'ouvrage appartient aussi au champ des écritures

littéraires. En effet, contrairement aux deux projets précédents qui ont abouti à la publication en 2021 d'un recueil de poésies (*L'Étrange ère et autres poèmes*⁵⁵) et d'un recueil de nouvelles (*Histoire d'une particule couronnée et autres nouvelles*⁵⁶), ce projet a demandé plus de temps, de patience et de concertations pour sa réalisation. C'est aussi ce en quoi consiste une codirection de projet. Les premiers résultats sont plutôt satisfaisants non pas seulement pour Liliana Foşalău et moi, mais aussi et surtout pour les autres auteurs qui ont exprimé à travers de belles lettres électroniques leur grande satisfaction après la réception du livre. C'est le cas de Simona Constantinovici pour qui : « Le volume est merveilleux, inédit. Il montre qu'entre les poètes il y a toujours un souffle de solidarité et d'espoir ». Elle renchérit : « J'aime bien l'espace blanc qui traverse les pages, à la manière d'une interrogation qui attend encore et encore des réponses »⁵⁷. Maria Zaki, quant à elle, écrit : « Je vous félicite pour cet ouvrage remarquable. Merci d'avoir pensé à le réaliser, car arracher de tels témoignages au silence n'est pas chose aisée. Vous avez vraiment su mettre en relief le rôle de la littérature face à l'indifférence, l'oubli ou encore, le mensonge »⁵⁸. De pareilles réactions très positives et encourageantes nous confirment, à certains égards, que l'objectif principal a été atteint. Comme la charité, la satisfaction commence avec soi-même. Nous souhaitons que le livre, devenu une *lettre* jetée au vent, ait aussi plusieurs lecteurs et lectrices qui pourront l'apprécier à leur tour, à sa juste valeur; d'autant plus que témoigner c'est vouloir communier, initier un dialogue constructif autour d'un événement mémoriel.

⁵⁵ Voir <https://www.fnac.com/mp45165637/L-etrange-ere-et-autres-poemes>, [consulté le 14 janvier 2024].

⁵⁶ Voir <https://www.fnac.com/mp45165709/Histoire-d-une-particule-couronnee-et-autres-nouvelles>, [consulté le 14 janvier 2024].

⁵⁷ Propos extrait de notre correspondance privée du 13 juin 2023 (inédit).

⁵⁸ Propos extrait de notre correspondance privée du 10 juin 2023 (inédit).

BT : Et si l'on concluait sur les perspectives, quelles seraient-elles pour vous, collectivement et/ou individuellement ?

AJN : Actuellement, je travaille sur un autre registre de témoignage lié à la pandémie de Covid-19, à travers les entretiens avec des écrivains. Cette enquête sera publiée dans un volume.

LCF : Désolée de vous avouer que la pandémie m'a fait comprendre la vanité du mot perspective/s. C'est peut-être une des blessures qu'elle a laissées dans mon être... J'aimerais plutôt conclure sur la dynamique fleurs-fruits, en revenant à votre questionnaire comme à un bon fruit de notre travail commun, et à la préface écrite par Michel Feugain – un autre admirable fruit de notre travail de solidarité et *de passion* – remarque pour laquelle je vous sais gré. Toute ma gratitude au Professeur et poète Michel Feugain et à vous, pour cette interview !

BT : Nous sommes fort aise de votre gratitude. Sauf que c'est plutôt au poète Feugain et à moi de vous remercier tous les deux, Ngamaleu et vous-même. Après tout, n'était-ce pas un privilège pour nous de vous accompagner, chacun en son temps, dans l'exaltante aventure de *Correspondances d'écrivains et chroniques pandémiques* ?

À beau livre, belle fortune !